

Les Noyonnais dans la Campagne de Libération de la France le 1^{er} bataillon du 67^e Régiment d'Infanterie

Quelques jours après la libération de la ville, plusieurs Noyonnais s'engagèrent dans les armées alliées soit spontanément, soit à l'instigation de chefs résistants réservistes. Plusieurs de ces hommes et femmes appartenaient à la résistance et suivirent leurs chefs de réseau dans cette nouvelle armée régulière. Auprès d'eux, d'autres jeunes ayant, pour beaucoup, l'âge de servir sous les drapeaux choisirent de participer à l'œuvre de libération du territoire.

Un recrutement large

Dès la Libération de Paris, le commandement français chercha à fédérer les groupes de résistance en une seule et même structure garantissant ainsi la continuité et l'unité nationales. Un bataillon de sécurité fut ainsi créé le 1^{er} septembre 1944 à Compiègne par décision du Ministre de la Guerre. Rattachée administrativement à l'Intendance Départementale, cette troupe était constituée de volontaires issus de la 2^e Région Militaire commandée par le général Préaud qui lui donna l'appellation de 67^e RI en souvenir de ce régiment de Soissons dont un bataillon stationnait à Compiègne avant-guerre.

L'actuelle école d'Etat-Major de Compiègne devint la caserne de recrutement de ces engagés volontaires qui s'inscrivirent dans l'armée française individuellement ou en groupe jusqu'à la fin des hostilités ou pour cinq ans, comme le stipulait leur contrat. Ainsi, le 17 septembre 1944, un camion «Liberty» datant de la Grande Guerre appartenant à M. Dacher emmena une quarantaine de jeunes Noyonnais. Pendant quelques semaines, le bataillon de Compiègne eut d'abord l'allure d'une troupe dont la tenue dépareillée n'avait comme seul point commun qu'un béret porté bas sur le côté gauche de la tête.



Défilé Place de l'Hôtel de Ville de Compiègne des volontaires du 67^e RI (octobre 1944)

Le Bataillon reçut par la suite la tenue, l'équipement et l'armement du 21^e Groupe d'Armées Britannique. A la Toussaint 1944, les Noyonnais purent regagner leur famille et déambuler dans la ville sous l'uniforme britannique avec le casque plat si caractéristique

de cette armée. Les 800 hommes furent répartis en cinq compagnies, les trois premières essentiellement composées de FFI et les deux suivantes de FTP.



Revue de troupe du 1^{er} bataillon dans l'actuelle Ecole d'Etat-Major de Compiègne

Placé sous le commandement du lieutenant-colonel de Bellegarde et du Commandant Bouquerel, le 1^{er} Bataillon fut passé en revue le 4 octobre 1944 par le général Préaud puis le 21 octobre par le général Koëning avant de participer le 11 novembre suivant aux premières cérémonies dans la Clairière de l'Armistice. Parmi les engagés volontaires du 1^{er} Bataillon se trouvaient de nombreux Noyonnais dont René et Jacques Caron, Paul et Robert Dannequin, Michel Finet, Jean et Michel Lauté, Marcel et Louis Ledanois, Casimir Muszynski, Marcel Jansen, Jean Oger.

En Normandie

Du 11 au 18 novembre, le bataillon fit mouvement pour les plages du débarquement avec comme destination «Sword», où s'étaient battues le 6 juin précédent les troupes du 1^{er} corps et de la 3^e division d'infanterie de la 2^e armée britannique du général Dempsey. Lion-sur-Mer, cité balnéaire et de villégiature située dans le secteur «Queen», devint la ville de garnison du bataillon d'infanterie légère. Les hommes de troupe logèrent dans les hôtels et maisons tandis que les gradés occupaient les villas. Sous le double commandement britannique et français, les hommes purent compléter une formation militaire jusque-là restée rudimentaire en pratiquant les exercices physiques ou le manie- ment d'armes d'après les ordres

traduits en français de sous-officiers anglais dirigés par le major Dalby. Aussi, le 28 novembre 1944, le bataillon fut-il inspecté par le général Legentilhomme, le brigadier Strong et le colonel Montgomery (fils du général). La mutation du Chef d'Escadron de Bellegarde pour l'Etat-Major de la Subdivision des Ardennes à Mézières conduisit le général Préaud à désigner le Commandant Bouquerel comme Chef de Corps le 23 décembre suivant. Six jours plus tard, le bataillon fut envoyé dans la région de Chambois (Orne), près de Falaise, avec pour mission de réduire des éléments ennemis.

Avec l'offensive allemande dans les Ardennes, les forces alliées furent appelées à se concentrer sur le front. Le 2 janvier, le bataillon eut alors comme mission de remplacer ces troupes notamment dans la garde de pipelines à Bernay (Eure), de ponts à Glos-sur-Rille, de la ligne de fer allant de Cherbourg au front... L'Etat-Major quitta alors Lion-sur-Mer pour Bernay. La pression allemande devenant plus forte, le 67^e reçut l'ordre de participer, le 4 février 1945, à l'encercllement de la poche de Dunkerque (Nord), laissant ses missions de garde à des Unités de Travailleurs Nord-Africains.

La poche de Dunkerque

Force d'appoint nouvellement formé, le 1^{er} bataillon du 67^e se positionna le 11 février au Sud de Dunkerque, avec un poste de commandement installé à Warhem. Les troupes allemandes de l'Amiral Frisius ayant rompu les digues, le « 67^e » fut astreint à la surveillance des plaines inondées situées au nord de Bergues et de Hoymille, notamment des fermes isolées tenues par un ennemi aguerri, telle la Ferme des Neiges.

Le bataillon prendra part à des coups de main et à des pilonnages au mortier des lignes ennemies. Le soutien d'artillerie de la brigade tchécoslovaque



Le drapeau du 67^e RI

permet au bataillon de résister aux assauts répétés des Allemands lesquels trouvèrent refuge dans les bunkers du mur de l'Atlantique.



Soldats de la 5^e compagnie du 67^e RI en poste avancé devant Coudekerque (1945)

Les trêves du 26 mars et du 17 au 19 avril permirent un échange de prisonniers et de civils. Redescendus au Quesnoy (Nord) courant mars 1945, les recrues furent informées qu'un concours aurait lieu pour entrer à l'école militaire de Coëtquidan (Guer, Morbihan). De la vingtaine d'engagés qui concoururent, cinq purent intégrer cette école d'officiers dont Louis Ledanois et René Caron. S'ouvrit alors pour eux une carrière dans l'armée française les menant tous deux au grade de lieutenant-colonel après leurs campagnes en Indochine et en Algérie.

A la capitulation allemande, les 7 et 8 mai 1945, l'Amiral Frisius refusa de déposer les armes aux troupes françaises qu'il considérait comme étant des «terroristes communistes». Il ne donna sa reddition que le lendemain, 9 mai, non sans avoir essuyé un déluge d'artillerie de la part de la batterie tchécoslovaque. De retour à Nantes à la cessation des hostilités, les engagés volontaires du 1^{er} Bataillon du 67^e RI ayant accompli leur contrat furent peu à peu démobilisés jusqu'en novembre 1945. Les autres furent répartis dans d'autres unités lorsque le 67^e fut dissous en novembre 1945.

Jean-Yves Bonnard
vice-président de la
Société Historique de Noyon